

GABRIELA MISTRAL,

Prix Nobel

ST-5-902551

GABRIELA Mistral, de son vrai nom Lucía Godoy, naquit en 1887 dans une petite bourgade perdue du Chili, Vicuña. Son grand-père eut un penchant d'Argentine, émigré au Chili; son père, doué d'abord à l'Église, quitta l'administration pour devenir instituteur de campagne. C'était un homme intelligent, d'une large éducation, mais que son esprit aventureux poussa à abandonner son foyer, alors que sa fille n'était encore qu'une enfant. Les premières années de cette petite fille des champs, dans un foyer dévasté, furent pénibles, tristes, et dures mais non sans joie, car elle avait été découverte « le sublime épanouissement du rythme et de la rime ». Elle savait à peine écrire que déjà elle composait des vers. Et elle rêvait d'être à son tour institutrice. Elle le devint à onze ans et trouva à satisfaire cette vocation, se méprenant. Mais ce ne fut que plus tard, lorsque l'amour et la mort eurent ravagé son cœur, qu'en elle le grand poète se révéla.

Son fiancé, qu'elle aimait d'un amour passionné et fervent, soupçonné par elle d'incestueux, se lia avec la jeune femme de son orgueilleux oncle et, déçu de ne pouvoir se faire entendre, se suicida. Elle ne devait jamais s'en consoler : « ma sérénité n'est faite que de douleur commise », devait-elle dire plus tard. Et peut-être, en ces jours de

solitudes, eût-elle été-entendre succombé au désespoir, si elle n'avait été défendue par sa foi et si elle n'avait exprimé le désir de son cœur dans une suite de poèmes : « Les sonnets de la mort », qui contiennent sans cesse les plus beaux vers jamais qui aient été écrits en Amérique latine.

De tout ce lendemain, elle fut célébrée, et sa gloire comme une flamme passa dans l'Amérique. Ses livres chantaient. La petite institutrice vaine fut appelée à Santiago pour y diriger un lycée et elle choisit le plus pauvre, car, disait-elle, « je ne me sens attirée que par les étres dénués et ne puis rien offrir qu'à l'ignorance et héliens ». Sa réputation s'affirma en grand. Poète ou maîtresse d'école (titre auquel elle tiens, pour des parts qu'elle eut à souffrir de même qu'il provoqua), elle fut une source pure et grave d'humanité profonde. Appelée au Mexique, elle y fonda un lycée qui porta son nom et dans le soir jusqu'à élève s'abandonna à ses rêves, dans ses conversations des élèves et l'atmosphère de leur fervor. « La maître, disait-elle, a toutes les beautés de science que de foi », et elle façonnait les âmes plus qu'elle ne chargeait les mémoires.

Elle quitta l'enseignement pour représenter son pays à l'Institut de coopération intellectuelle de la S.D.N., puis

devint consul du Chili à Gênes, à Nice et à Rio, où elle occupa aujourd'hui le poste de consul général.

Mais, d'une modestie presque maladroite, et négligence de sa gloire, elle ne restait en un volume. Disons, ses poèmes que tous seraient par cœur, qu'en vers. On y retrouve les « sonnets de la mort » qui en forment le premier chapitre : « Douleur ». Sa douleur, son amour, c'est le grand vent de Dieu qui déchire ma chair et l'empêche par lambeaux... Ce sont les mains posées sur les plates saignées du Christ. Dans la déjection de la mort elle trouve à se consoler de son amour perdu, mais par la main fermée parité.

Ce livre torrentiel, déchirant, pathétique, sobre pourtant, s'achève par ce vers : « Que Dieu me pardonne ce livre amer et que les hommes à qui la vie fut donnée me le pardonnent aussi. Dans mes poèmes siège un passé douloureux... je le laisse dans la ombre vaine et par des coteaux plus cléments le montent désormais vers des grottes spirituelles où la lumière éblouira mes yeux... »

Dès lors son œuvre s'élargit. Elle ne l'a point recueillie, mais elle demeure vivante, éparse dans les esprits et dans les cœurs de la jeune Amérique. Son influence est profonde. La jeunesse s'enthousiasme du fervor et de vénération. L'en sait pour qui ce seul nom : Mistral,

chargé d'en ne sait quelle signification secrète, est une consolation. Ses disciples, les uns des autres laïcs, demeuront soumis au saint rayonnement de son esprit, alors même qu'ils ne le sont pas à sa doctrine, qu'elle se souille d'ailleurs fort peu d'exprimer. La vie lui paraît trop vaine pour être éternelle dans un système, mais elle demeure néanmoins fidèle à son idéalisme stérilisé ; elle est socialiste et chrétienne. Mais son socialisme est plutôt une manière de sentir qu'une manière de penser. Il n'est point fait de révolte mais de pitié et de serments ; ses hommes dans le ciel n'est « qu'un rocher des Andes » elle offre les débris de son cœur à (mais) brisé aux hommes sans amour, son amour sans objet. Chrétienne, elle l'est selon le Christ. Avant souffrir, elle ne se consola pas dans la déjection de sa douleur, elle ne l'écrit ni comme punition, ni comme nécessité ; simplement, elle voudrait pour les autres en diminuer la charge.

Depuis dix ans l'Amérique latine attendait le prix Nobel. De grande renommée prononcée. En choisir un eût été de la part des susceptibles d'homme à homme, de pays à pays. En choisissant Gabriela Mistral, c'est la plus haute conscience spirituelle de l'Amérique. C'est son âme même, que l'un a consignée.

Max DAIREUX.